

Marcel Courthiades

Littérature tzigane ou littérature rromani ?

ou – que cherche-t-on à traduire – promouvoir – vendre – diffuser ?

On croyait le mot "tsigane" à peu près entièrement remplacé par celui de "Rrom", au moins quand il s'agit de Rroms – un peu comme le mot "nègre"¹ est sorti de l'usage. Certains disent "noirs", d'autres "blacks", mais ceux qui ont compris que couleur de peau égale regard superficiel, par excellence, tentent de ne pas s'en arrêter là. Ils cherchent à se référer au moins à l'origine géographique, laquelle donne déjà un indice concernant la culture – enfin une notion relève plus humaine que le teint du visage ! Ils parleront donc d'Indiens, Tamouls par exemple, de Mélanésiens, d'Afro-Américains ou d'Aborigènes – sans oublier les Africains. On mesure à quel point peut différer la tradition d'un Śri Lankais de celle d'un Kanak, d'un habitant de Harlem, d'un aborigène d'Australie ou d'un Africain de telle ou telle nation. Sans doute ne connaît-on guère en France que les Africains et les Antillais, mais avec les voyages, les migrations, les médias, mais aussi les progrès de la conscience européenne, il faudra bien rendre compte de plus en plus de l'immense variété de visions du monde du "nègre"...

De la même manière, l'étiquette "tsigane" procède d'un regard extérieur, englobant sous une même étiquette diverses populations sans liens entre elles mais que les non-Rroms croient pouvoir rassembler sur la base de traits qu'ils imaginent communs. Ces traits sont parfois réellement partagés, mais le plus souvent ils relèvent du mythe, de l'imprécision ou de la généralisation hâtive; en outre ils changent d'un pays à l'autre : si marginalité, misère, délinquance, talent musical et optimisme indéfectible sont des valeurs sûres à la bourse du stéréotype, la mobilité est surtout un cliché occidental tandis que l'arriération mentale et la propension au mensonge prévalent dans les représentations d'Europe de l'est et balkanique. Ici et là survivent des relents de clichés sur la sorcellerie ou la lubricité (ou des deux), tandis que les hommes d'État optent visiblement pour le côté "parasitisme"...

Du coup l'homme du commun, peu porté sur l'histoire et l'anthropologie culturelle, rassemble sous le nom de tzigane ou ses équivalents (Gypsy, gitano etc.) des populations sans territoire compact d'origines et de cultures aussi diverses que des Celtes (les Travellers), des Germains (les Yéniches – dits tziganes blonds) ou des populations proto-balkaniques (les Beás), voire qui se réclament de l'Égypte ancienne (les Ashkali) – en plus bien sûr des Rroms proprement dits, d'origine indienne et qui sont la majorité de cette galaxie tzigane. Ce fourre-tout revient au même que de rassembler en vrac IMélanésiens, Libériens et Dravidiens. Et pourtant il est courant que au cœur de l'Europe et de ses institutions dites démocratiques... D'où la confusion que l'on observe un peu partout – notamment dans la presse, à quoi s'ajoute qu'aux yeux du paysan, les Rroms qui ne correspondent pas à ces stéréotypes ne sont déjà plus des tziganes... mais pas pour autant des Rroms. Le Bulgare de la rue a du mal à désigner du nom de "tsigane" le docteur Čirkov, un des plus grand chirurgiens du pays – qui est Rrom et ne le cache pas. Ah que de pédagogie à déployer – et justement la littérature, l'art, la sensibilité, le beau, la traduction sont là pour donner de l'âme à des explications autrement austères.

Dans ce grand remue-ménage, les choses semblaient pourtant devenues claires depuis quelque temps : on appelait Rroms les Rroms et on réservait le terme de tzigane à des contextes historiques (les citations en particulier) et musicaux.

Or, la section de littérature comparée de l'université de Limoges nous informe d'un projet de colloque sur "les littératures des tziganes" – mot lancé en toute bonne foi par des profanes.

¹ Le parallèle entre connotation péjorative en contexte usuel et mélioratif en contexte musical s'étend aux expressions *nègre* et *tsigane* versus *Negro spiritual* et *musique tzigane*. Il est vrai que le mot "tsigane" ne peut être balayé d'un trait de plume, car un amour tzigane n'est pas un amour rrom et la "routelette tzigane" (cygańska drózciczka) des peintures paysannes de Zalipie en Pologne perdrait tout son charme si elle devenait rrom... Tout est question de nuances et de sensibilité, dans la sincérité avant tout... Osons l'humain !

Ceci fait ressurgir la question, cette fois du point de vue de la représentation du corpus littéraire et de sa transmission dans d'autres langues que le rromani d'origine. Je n'aborderai pas ici les traductions de production orale, contes, ballades et divers ethnotextes, qui ont leur logique, surtout scientifique – ethnologique avant tout², et lorsqu'elles sortent de ce domaine pour entrer dans la littérature des contes et légendes, on n'a moins à faire à des traductions qu'à de véritables réécritures³, voire à des créations individuelles. On doit toutefois les mentionner car la frontière qui les sépare des auteurs proprement dits relève parfois du subjectif. A ce jour ces productions ont pratiquement toujours été présentées comme "tsiganes" et non comme "rrom", pour garder la dimension de mystérieux et de sensationnel attachée à cette désignation. La poésie orale n'a connu en traduction française⁴ que le numéro d'Avant-quart (Poésie tsigane Carthala 1974) qui mêlait à de petits quatrains populaires de Pologne, repris de Kopernicki, des traductions de quelques vers naïfs de Hongrie ou Yougoslavie, puis des bribes de prose orale mais se terminait par une page de Rudēvičs [Lettonie], écrivain reconnu, et une de Bronisława Wajs [Pologne] dite Papusza – tous deux révélés en France par la revue des Etudes Tsiganes et aujourd'hui membres à part entière du panthéon littéraire rrom.

Ce genre a eu davantage de succès en Europe de l'Est, notamment en Yougoslavie, où un recueil de poésie populaire rromani a circulé en traductions serbe⁵ et slovène – un peu sur le modèle de ce que Vuk S. Karadžić avait recueilli pour le serbe au XIXe siècle ; les recueils publiés par la suite par Trifun Dimić, qui était Rrom, seront bilingues.

C'est dans une catégorie un peu similaire à Avant-quart, intermédiaire entre l'oral et l'écrit, que l'on peut classer le volume *Canti zingari*⁶ de Marcella Uffreduzzi 1973 [Italie] qui rassemble des fragments populaires (souvent repris de la revue *Lacio drom*) et quelques textes d'auteurs, rroms ou non (de Papuša avec en outre 8 textes d'Antonio Machado avec deux). Les expressions comme *questi eterni viandanti, intelligenza primitiva, bisogno di forti emozioni, fantasia ignara di sentenze astratte, tritezza magica* (de la postface) montrent combien le recueil est bâti sur des clichés. Un volume hybride, bilingue lui aussi, paraîtra bien plus tard, en 1992, sous le titre rrom de *Rromane krlle* (sous-titré en italien *Voci zingari*) vers très simples, saynètes et textes courts bilingues d'auteurs d'origine yougoslave ainsi que des fables et fragments d'histoires de vie en italien seul.

En ce qui concerne la littérature individuelle, les premières traductions⁷ voient le jour en Russie à la fin des années 20: dans ce grand mouvement d'émancipation et d'éducation qui visait à "doter d'une langue écrite tous les peuples de l'Union qui n'en ont pas encore une", une certaine production littéraire, de valeur certes inégale mais non sans charme, a vu le jour, accompagnée souvent mais pas nécessairement d'une traduction en russe. Le but de l'écrit est bien sûr politique, comme celui de la traduction ; il s'intègre dans la campagne de *sédentarisation-productivisation* des Rroms, qui en réalité étaient déjà depuis longtemps

² En dehors des revues de "tsiganologie", ce sont parmi les éditions récentes les Soviétiques qui ont publié les traductions les plus rigoureuses dans *Сказки и песни рожденные в дороге*, Moscou 1985; une partie a été publiée ensuite en anglais dans *Russian Gypsy Tales* (tr. James Riordan), Edinburgh 1986. Bien avant eux en 1930, le recueil de Kopernicki est également digne de foi. Il faudra attendre le 21^{ème} siècle pour avoir des publications comparables en qualité : celles des éditions bilingues Drava.

³ C'est le cas notamment d'un grand nombre de "Contes tsiganes/tziganes", comme ceux de Gründ par exemple.

⁴ Eu égard au lecteur francophone, nous commençons chaque fois que c'est possible par les traductions en français par catégorie, même si cela ne correspond pas tout à fait à la chronologie.

⁵ *Ciganska poezija* (recueillie et traduite par Rade Uhlik, mise en langage poétique par Branko Radičević) Belgrade 1959 puis 1982, Ljubljana 1978 puis à l'étranger *Zigeunerlieder* 1992 et *Sigønerpoesi* 1995.

⁶ Une première édition, bien plus modeste, était parue en 1962 à Padoue chez Rebellato.

⁷ Nous passons ici sous silence les deux douzaines de textes en vers de Sztojka F. publiés en annexe de son dictionnaire de 1890 car la version hongroise ne semble pas la traduction du rromani, mais ce serait plutôt l'inverse.

sédentaires à plus de 90% – et même citadins aisés pour un bon nombre, notamment dans les grandes villes (les soviétiques aussi ont parfois enfoncé des portes ouvertes); en fait, dans leur entreprise de sédentarisation, les autorités ne partaient pas d'une réalité qu'ils auraient pu observer autour d'eux, mais des clichés que la littérature (russe ou traduite) avait produits. Les œuvres publiées alors en rromani s'appellent aussi tziganes, en raison de la relative neutralité – et même parfois du prestige, du mot *цыган* dans la Russie de l'époque, où chœurs et virtuoses tziganes s'étaient taillé depuis la fin du XVIIIe siècle une véritable gloire – comparable à celle des *muzsikus* dans les cours de Hongrie et d'Autriche. Si les silences et les absences ont aussi leur sens, signalons que Olga Pankova a publié en rromani sans traduction en 1936 son long et magnifique poème "La fille de Pétalo" sur les dégats causés parmi les Rroms par le racisme de la police soviétique.

Après guerre, on n'a pratiquement plus d'auteurs en rromani dans l'Union – hors Leksa Manus mais c'est en anglais qu'il se traduit lui-même pour se faire publier en Inde, jamais en russe. Il est par ailleurs l'auteur d'une remarquable version rromani du Ramayane de Valmiki⁸. La situation est un peu différente en Pologne où la poésie est une affaire individuelle pendant les décennies qui suivent la guerre. Peu après la Libération, un jeune journaliste, Jerzy Ficowski, est envoyé enquêter sur la manière dont les Rroms ont traversé la guerre, cachés dans les bois. Il découvre alors l'existence d'une femme encore jeune qui soliloque dans son rromani maternel et prétend s'adresser à la nature. Ficowski l'encourage à noter ses textes et les lui envoyer. C'est à partir de ses lettres qu'il commence une carrière nationale puis internationale de tziganologue, en les traduisant ou plutôt en les polonisant et en les publiant, d'abord dans *Problemy*⁹ (n° 10 de 1950) puis dans une série d'opuscules, certains bilingues d'autres non. Si Ficowski utilise "cygan" dans ses textes, ce mot n'apparaît pas dans les titres des ouvrages sur Pampusza. Curieusement, Ficowski s'oppose à toute autre traduction des textes de la rromani. Dans une lettre du 2 décembre 1991 adressé à une amie, il écrit (en soulignant à la main) : *"J'estime la publication des œuvres de Pampusza [...] dépourvue de sens et donc, comme le dit la vieille expression une "perte de temps et de satin" [...] Seul J.F. (non comme traducteur, rédacteur etc... – mais comme AUTEUR) est pour moi une personne particulièrement proche, pour laquelle je pourrais me dévouer... Je serai prêt à renoncer à Pampusza sans me plaindre, si un accord se révélait impossible"*¹⁰. Il s'agissait donc alors de traductions, ou plutôt de surtraductions à visées politiques¹¹ et incidemment de carrière personnelle du tziganologue. En tout état de cause le volume est négligeable : quelques dizaines de pages¹². Depuis, elle a été traduite dans un grand nombre de langues, comme le hongrois (5 textes) ou le serbe (3 textes), mais son opus n'a été traduit à ce jour en entier qu'en français (édité en 2009 à l'occasion de son centenaire), en espagnol (sous presse) et en albanais (terminé, publication avec CD audio prévue début 2012).

⁸ Valmiki aurait appartenu à la catégorie (pas vraiment une "caste") des Romba, mot à l'origine de celui dont se désignent les Rroms. Il semble ne s'agir que d'une coïncidence...

⁹ Il s'agissait d'un article intitulé *Cyganie* mais d'un genre particulier, où Ficowski interviewait Tuwim mais en réalité les questions avaient été formulées par Tuwim et les réponses par Ficowski... On sait que cet article, ou plutôt l'écho que lui en a fait la radio de l'époque, a déclenché chez les Rroms de Pologne un tollé dont Pampusza a été la victime.

¹⁰ La lettre, d'une page et demie, est en fait bien plus nuancée [*si je peux en termes de volume de l'article, je la publierai in extenso en annexe*] mais c'est un peu par provocation que j'ai choisi ce passage en raison du caractère à la fois retors et souvent provocateur de Ficowski lui-même.

¹¹ A un moment particulièrement délicat puisque la famille Wajs cherchait à se sédentariser, alors que les maires leur refusaient l'accès à un logement et que le Parti lançait une campagne de sédentarisation des Rroms, campagne où Ficowski intervenait par des vers de Pampusza (ou qu'il attribuait à Pampusza).

¹² Suite aux problèmes créés par Ficowski, les anciens, les maires et tant et tant d'autres, elle a brûlé plus de 300 poèmes inédits.

En 1969 s'amorce en Yougoslavie un mouvement novateur de publication en rromani. Le premier livre de tous "Le rrom cherche sa place sous le soleil" de Rajko Đurić, ne sera jamais traduit car son auteur – qui avait alors 20 ans, en estime le contenu trop juvénile, trop militant et trop ethnique. Au contraire il publiera systématiquement ses recueils suivants en bilingue (rromani et serbe, écrivant au hasard dans l'une des langues avant de traduire dans l'autre) mais il faut dire que son style alors relève de l'avant-garde yougoslave – donc politico-titistement correct. Disciple de Slobodan Berberski – qui écrivait en serbe – donnant parfois un titre en rromani à tel ou tel poème, il est le premier à promouvoir au lieu de *ciganin* (tsigane) l'endonyme de "Rrom" et les liens historiques avec l'Inde. On n'a plus affaire à une littérature tsigane semi-orale, un peu farouche, mystérieuse et presque inquiétante, mais à une voix poétique originale de plus parmi le concert des nations et nationalités de la Yougoslavie d'alors, à l'ombre du *bratstvo jedinstvo* – à une époque où l'idée, non encore pervertie, semblaient encore productive et motivante.

L'essor d'une poésie rromani écrite et traduite encourage d'obscurs enthousiastes du sud du pays – certains se feront plus tard un nom sur la scène européenne, à prendre un stylo ou une machine à écrire d'un bureau quelconque (souvent là où leur mère ou leur épouse était femme de ménage) et écriront, diffuseront, liront dans des soirées des textes de valeur bien entendu très inégale. A la mort de Tito, des Rroms des associations culturelles et artistiques (KUD) de Niš invitent des jeunes à coucher sur le papier leur affliction en rromani et en vers. La mémoire du Samudaripen (génocide contre les Rroms et Manouches) est un autre sujet d'inspiration. C'est là que l'écrit rrom individuel est réellement découvert et pour la première fois traduit et publié à l'étranger. Une fois de plus la revue des Etudes tsiganes, malgré son nom hérité des années 50, joue un rôle de pionnier dans le domaine rrom émergent, diffusant en même temps des textes de Leksa Manus de Moscou, de la poésie d'avant-garde de Rajko Đurić et des extraits des écrits du sud. Elle publie aussi des textes de prose, du seul prosateur rrom yougoslave : Ali Krasnić qui de son côté s'auto-traduisait en serbe pour les éditions bilingues locales de ses recueils de nouvelles¹³. On assiste à une véritable explosion des productions, pour la plupart il est vrai modestes : en effet le dictionnaire¹⁴ des auteurs rroms de Serbie en cours de préparation rassemble plus de 120 noms d'auteurs, affirmés ou occasionnels, pour cette seule république. Il est vrai que l'accès aux colonnes des multiples revues de jeunesse et de littérature n'a jamais été entravé par des critères de qualité vraiment draconiens. On est toujours dans la poésie, dont le vocabulaire simple et quotidien, évoquant celui des contes, des rêves, de la bonne aventure et du dialogue de psychanalyste, est propice à la circulation facile. Mais la contrepartie est la fréquente difficulté à traduire dans une langue exigeante de précision comme le français qui a derrière lui une toute autre histoire. Comme le souligne Frosa Pejoska¹⁵ au sujet d'Orhan Pamuk, il faut "respecter les passages considérés comme faibles d'un point de vue français, les évocations floues, les tournures véhiculant plus de connotation que de dénotation, ne serait-ce que pour rappeler que la littérature est aussi une affaire d'émotions du quotidien, de la vie simple, une subjectivité partagée d'un bout à l'autre de l'humanité quoique sous les formes les plus diverses dans le temps et dans l'espace et pas forcément toujours un appareil cérébral tatillon et analytique". A côté des textes diffusés au hasard des numéros ou en illustration des comptes-rendus de lectures par Etudes Tsiganes, un recueil bilingue de poèmes paraît en France : c'est *Bi kheresqo bi limoresqo* de Rajko Đurić, aux éditions l'Harmattan en 1990, tandis qu'une prose

¹³ Il a aussi recueilli (apparemment en rromani) et publié en albanais à Prishtinë 21 contes populaires en 1985 (Përralla rome të Kosovës), rééditées en rromani, serbe et anglais à Beograd en 2001 (*Devll'a ker man kir* – Dieu, transforme-moi en fourmi).

¹⁴ *Речник ромских писаца Србије* de Lukić.

¹⁵ Professeur de littératures balkaniques à l'INALCO, spécialiste de la défamiliarisation (отстранение, отрањење).

courte très symboliste du même auteur, "Le secret", avait trouvé sa place dans Etudes Tsiganes en 1988. Mais curieusement, bien avant en 1984 une revue occitane de littérature, *Jorn* (n° 12) avait publié en traduction d'òc une véritable anthologie de cette production, avec 39 poèmes de 15 auteurs, tous de Yougoslavie, sous le titre "Jeune poésie rromani : Même sans racine, la branche fleurit"¹⁶. Un an avant l'Harmattan – mais des années après *Jorn*, les Allemands avaient publié *Zigeunerische Elegie*, et là encore c'est Rajko Đurić qui faisait office de fer de lance puisqu'il s'agit d'un recueil de ses poèmes. Cet ouvrage présente deux différences par rapport à *Bi kheresqo bi limoresqo* : la traduction est un mot-à-mot et elle ne part pas de l'original mais de la traduction serbe (on y trouve en effet nombre d'expressions utilisées dans celle-ci et non dans celui-là). De son côté, en 1994, la revue madrilène *Archione* consacre cinquante pages de son numéro 8 pour présenter un choix de textes, essentiellement de Santino Spinelli et Rajko Đurić – tous retraduits du français.

Les dernières années du communisme correspondent à l'époque où commencent les traductions en hongrois : après une petite anthologie bilingue de poésies rromani de Hongrie à caractère enfantin en 1980 mais présentant quelques œuvres étrangères (*Cigány Bölcsődol* – Berceuse tsigane), Daróczy József lance en 1990 un recueil personnel bilingue en 1990 (*Pe-l devlesqo bango muj* – "Sur la face distordue de Dieu"), suivi de Nagy Guszti, Marakata Szabolcsi, Rostas-Farkas György et Pál qui publient leurs poèmes, très souvent accompagnés en deuxième partie de versions rromani de pages hongroises prestigieuses. Pourtant, la production s'enlise et à sa suite les traductions, malgré une ambitieuse anthologie *Romane poetonqi antologia* présentant en rromani, anglais et hongrois – avec des choix et des traductions souvent surprenants en 1995, une trentaine d'auteurs d'après-guerre, suivie d'une autre un peu plus sérieuse l'année suivante : *Madarak aranyhegedűn* – "Oiseaux au violon d'or") publiée par Rromano kher de Budapest et recoupant en partie la précédente avec toutefois plus de 40 auteurs, également tous d'après-guerre¹⁷. Pour la première fois, des pièces en prose sont présentées.

Trois ans plus tard, donc en 1998, paraît en Grande-Bretagne le bréviaire de la poésie rromani sous le titre de *The Road of the Roma*, qui n'est en fait qu'une retraduction anglaise de textes d'auteurs affirmés déjà publiés pour la plupart en français, tous d'après-guerre. C'est un peu avant cette époque, en 1994, que la première édition du concours artistique international *Amico rrom* organisé par Santino Spinelli¹⁸ à Lanciano en Italie avait permis la publication sous le titre de *Baxtalo drom (Felice cammino)* d'un premier volume bilingue des écrits primés – mais il s'agit pour la plupart d'œuvres de débutants. En 2001 les éditions Anicia publient un florilège des florilèges sur 5 ans, bilingue lui aussi, avec plus de 50 auteurs. De fait seule la poésie est représentée – la prose étant laissée pour un volume ultérieur, non paru à ce jour. On pourrait mentionner au passage la production de Luminița Cioabă, de Sibiu, publiée à compte d'auteur en rromani avec traductions en roumain, anglais et allemand : *O angluno la phuvăqo* (le premier de la terre – traduit "les racines de la terre", 1994), *O manus kaj bikinel brišind* (l'homme qui vend de la pluie; 1997) et *O xasardo them* (le pays perdu, 2002) mais sans véritable écho en dehors de ses proches.

On ne saurait clore ce tour d'horizon des traductions du rromani sans citer le volume *Kosovo mon amour* de Jovan Nikolić et Ruždija Sejdović, fable-pièce de théâtre sur le sort des Rroms de cette partie du monde (le titre est en français, c'est le nom d'un bar où se déroule l'action).

¹⁶ *Jove poesia ròm : e mai sens raïç, la branca florís*, Lyon. C'est une période où plusieurs auteurs yougoslaves écrivant en macédonien, albanais etc... ont vu certains de leurs écrits traduits et publiés en occitan.

¹⁷ Outre le titre en rromani, une particularité de la *Romane poetonqi antologia* est que les textes originalement écrits dans une autre langue que le rromani sont retraduits en rromani (à partir d'une traduction hongroise) alors que *Madarak hegedűn* ne se livre pas à cet exercice.

¹⁸ Lui-même avait publié deux recueils personnels bilingues dans sa propre traduction italienne : *Gili romani/canto zingaro* (1988) et *Romanipè/Ziganità* (1993).

En réalité, au début de l'écriture, la forme de pièce de théâtre était un artifice littéraire mais au fur et à mesure, le texte a été écrit pour être joué, d'où sa nature un peu hybride. Il est à remarquer que la version allemande est restée partielle alors qu'en français on dispose du texte bilingue intégral, publié par la Maison d'Europe et d'Orient. Une version anglaise serait en préparation à partir de la française.

Objet de fierté pour nos auteurs, deux d'entre eux – Rajko Đurić et Daróczi József, ont figuré dans un choix des dix poètes de minorités européennes les plus marquants, dossier¹⁹ publié en anglais et en français par le Bureau européen pour les langues moins répandues (Bruxelles 1997).

Après un essoufflement aux tournant du siècle, les traductions (ou du moins leurs parutions) reprennent avec la sortie en 2005 d'un ouvrage majeur en quatre versions : original rromani en caractères latins et cyrilliques, avec traduction en biélorusse et anglais – *Rromane sune* "Songes rroms" du poète et pédagogue biélorusse Waldemar Kalinin, qui vit depuis 1995 à Londres. Si l'adaptation anglaise semble souvent faite à la va-vite, la demi-douzaine de traducteurs en biélorusse qui se sont partagé les quelque soixante poèmes se sont visiblement donné le mot pour produire un biélorusse classique de qualité remarquable – tout particulièrement Wladimir Papkowicz, Boris Belaženko et Yavgenija Malczewskaja. La même année, pour la première fois en Croatie, paraît un recueil poétique, avec traduction de l'auteur Fari Ibrahimovski (originaire de Macédoine) *Živipe thaj vràma* "Vie et temps" – première fois car l'unique parution précédente, du Rrom d'origine bosniaque Bajro Bajrić, *Odori si o kham* "Le soleil est par là-bas" (1999) avait été écrit en croate puis traduit en rromani par l'ethnologue macédonien Trajko Petrovski.

On voit alors paraître coup sur coup trois recueils du journaliste et poète cossovar Kujtim Paçaku : *Sumnakuni phurt* "Pont d'or" (en rromani, albanais, serbe et anglais – daté sous sa forme électronique de 2005 mais en fait imprimé bien plus tard), puis *E devlesqe çirikle (jevendesqe gilã)* "Les oiseaux du ciel (chants d'hiver)", un volume de 240 pages en rromani et français, très allégorique et écrit sous les bombardements de 1999, enfin *Jekh than tal-o kham* "Une place sous le soleil" (2010) en rromani, albanais et anglais – où chaque page est estampillée en travers d'un filigrane trilingue "La Cossovie est mon pays - la migration n'est pas une solution". Il aura fallu attendre près de 120 ans pour que les premiers poèmes jamais écrits en rromani soient révélés au public occidental : il s'agit d'une demi-douzaine de textes parus en 1890 à Paks (Hongrie), de la plume du Rrom Ferenc Sztojka, qui les avait écrits pour illustrer, à la fin de son dictionnaire hongrois-rromani, les possibilités littéraires de sa langue. D'intérêt davantage historique que réellement littéraire, ces essais ont pourtant déjà inspiré des groupes de musique... L'année 2009 est aussi celle d'un événement : le rromani est langue "invitée" à la Biennale mondiale de poésie du Val de Marne, ce qui donne l'occasion de réaliser une série de nouvelles traductions dont une dizaine paraissent dans le volume "En d'étranges contrées" (Créteil, 2009). A côté d'auteurs déjà connus, on voit se révéler un visionnaire intraduisible de Skopje, Bislim Musafër, dit Muzo, qui vient réciter ses textes improbables en les accompagnant du rythme marqué par ses doigts sur des matières de rencontre - alors qu'une équipe de documentaristes américains le filme sans cesse. Alors qu'au vu du rromani chimérique de Muzo, tous les traducteurs avaient renoncé à faire parler en français un créateur aussi illuminé, le jeune homme de lettres Pierre Chopineau s'était épris de son langage imaginaire et avait réussi le tour de force de transposer les textes dans un français hétéroclite, traduisant parfois syllabe par syllabe les néologies anarchiques de l'auteur. Il prépare un volume entier de ce message peu commun – et très composite, dont bien des textes sont pourtant mis en musique et chantés en Macédoine. La même année marquait le centenaire de Papuša et la publication rromani-français de tous les poèmes

¹⁹ *Calliope – petites langues de poésie* et, pour la version anglaise *Calliope – Glimpses of a Poetic Tongue*.

parvenus jusqu'à nous de Papùsa (*vide supra*) sous le titre de *Xargatune droma* "Routes d'antan". On peut espérer que ce livre ouvrira la série tant attendue de classiques (Papuša, Đurić, Kalinin, Daróczy etc.) pour le tout venant des lecteurs. C'est aussi l'année des premières traductions en japonais, par Masako Watabe, qui traduit "Sans maison sans tombe" de Rajko Đurić du rromani, avec l'aide de la version française.

En 2010, le rromani renoue avec les langues minoritaires au festival Les voix de la Méditerranée à Lodève, puis à nouveau en 2011 au Printemps des langues de Toulouse (association Didattica), suivi des fêtes des langues de La Sala (Decazeville) et Lyon, qui voient mettre en scène avec musique des poèmes en rromani, occitan et français nouvellement traduits en vue d'une anthologie assez différente par ses choix de celles parues à ce jour en anglais, français ou hongrois.

Tel est le bilan des principales directions des traductions en rromani. Divers projets sont en cours, mais on reste dans la logique des auteurs locaux autotraduits, tout en visant vers des anthologies transversales : au moins une en rromani et français à l'Harmattan, reformulation grand public du cours polycopié de l'INALCO *La littérature des Rroms, Sintés et Kalés*, et une autre avec serbe et anglais à Belgrade sous la responsabilité du poète Ismet Jašarević. Il est question également d'une série de recueils de proses courtes, présentant les Soviétiques interbelliques et comme auteurs plus récents Ali Krasnić (Cossovie), Rudolf Mirga (Slovaquie) et Jeta Duka (Albanie). Il faudrait également publier enfin un florilège des "papiers" des poètes des années 70 et 80 de Skopje, dont le corpus est substantiel.

Un autre sujet non dénué d'intérêt est celui des traductions d'auteurs rroms, écrivant ou ayant écrit en langues étrangères, puis traduits en rromani. Nous avons mentionné Bajro Bajrić, [re]traduit par Trajko Petrovski, mais il ne faut pas oublier que le poète majeur Rajko Đurić a prêté sa plume rromani pour que les vers de Jovan Nikolić, originellement en serbe, puissent vibrer en rromani.

Quant à la traduction des littératures d'autres langues en rromani, le choix des sources, le canal d'acheminement du texte (rarement de l'original), les enjeux de ces traductions, leurs insuffisances et divers autres aspects pourraient constituer l'objet d'une étude à part entière. Il suffira de citer ici les versions très approximatives d'œuvres célèbres en prose, dont Budapest semble s'être fait une spécialité (subvention oblige) avec *Le petit prince* de Saint-Exupéry (1994), *La tragédie de l'homme* d'Imre Madach (1996) ou *Être sans destin* d'Imre Kertész (2004). Une simplification, plutôt qu'une traduction, du Général de l'armée morte d'ismail Kadare est aussi parue en 2008 à Prizren. Ajoutons pour élargir la vitrine à la poésie la publication en rromani à Bucarest en 2007 de *Poèmes en transit* de l'érudite brésilien Átaco Vilas-Boas par l'acteur et poète Sorin Sandu.

Il existe des œuvres en rromani dont l'absence à ce jour de traduction garde confidentielles, ce qui est une sévère lacune pour le monde ; je pense notamment au magnifique texte en 10 chants de Władzisław Jankowicz *Tàri et Zèrfi* "Tari et Zerfi" – à mes yeux un véritable chef-d'œuvre, alors qu'un texte de forme un peu similaire, et aussi de grande qualité, de Kārlis Rudēvičs, mais de sujet très différent *Bimbarus* "Bimbar", est accessible en letton, mais aussi une grande quantité d'écrits soviétiques, comme il a été dit plus haut – notamment "La fille de Petalo" d'Olga Pankova (*v. supra*), ou encore le premier recueil de Rajko Đurić (1969).

Ceci pose la question de la motivation des auteurs et des traducteurs, qui sont bien souvent une seule et même personne. C'est que le passage du rromani à une autre langue ne relève pas d'une relation symétrique, comme par exemple avec le grec ou le bulgare: on lit en grec et en bulgare de la littérature de ces langues et dans ces langues on traduit de la littérature étrangère, par exemple hongroise ou française. Inversement on lit en français de la littérature française et on traduit en français de la littérature de ces deux langues. Or, écrire en rromani est en soi un acte politique paradoxal, car la situation est bien différente. En effet, certains auteurs rroms ne savent pas la langue et même ceux qui la connaissent n'ont qu'un contingent potentiel très

maigre de lecteurs, si bien que certains, et non des moindres, optent pour la langue majoritaire : Lakatos, Berberski, Baltzar – aucun des trois ne sachant le rromani. Dans ces conditions, écrire est une offensive symbolique et traduire en est une autre, que ce soit de traduire de rromani en français une œuvre que l'on a voulu dans cette langue non rentable, ou plus encore pour les auteurs non locuteurs de rromani de faire "retraduire" en cette langue ce qu'ils ont écrit dans une autre – et ils ne sont pas rares, de Jovan Nikolić à Alexandre Romanès. Depuis son exil en Allemagne, Jovan Nikolić a d'ailleurs renoncé aux lecteurs de langue rromani et n'écrit plus qu'en serbe avec traduction allemande.

On peut se demander s'il existe une place pour la littérature dans cet acte de défi. En réalité et peut-être de manière paradoxale, les écrits en rromani sont plus universels et moins entachés d'ethnique que ceux qui sont produits par des Rroms en d'autres langues, comme si pour ces derniers une couleur locale chargée devait compenser le déficit linguistique.

En fait la littérature n'est pas l'axe le plus subversif de la culture rromani, car cet acte marque déjà un degré d'apprivoisement : la langue rromani de tous les jours l'est bien plus dans la mesure où elle ne se plie pas aux contraintes du parler courant d'aujourd'hui des autres langues, lesquelles imitent le jargon technocratique, comme s'il s'agissait de l'unique modèle humainement acceptable. Cette langue rromani, restée en résistance devant les métaphores de la société moderne urbaine techno-administrative qui ont envahi les échanges d'aujourd'hui dans les langues onusiennes²⁰, même dans les situations les plus familières (les dialogues que l'on surprend dans le métro sont à cet égard de convaincantes leçons d'ethnolinguistique), constituent – comme c'est d'ailleurs le cas pour la plupart de nos autres langues balkaniques, une véritable critique en creux des usages dominants dans les conversations types de la société majoritaire urbaine ayant pour modèle la moyenne bourgeoisie moderne des bureaux. La dérive de ces usages modernes explique sans doute les difficultés de la littérature proprement dite à trouver des lecteurs dans les langues onusiennes, question qui dépasse largement celle des traductions de rromani puisqu'il s'agit du problème général de la désunion entre la vie elle-même avec ses nouvelles pratiques langagières, donc mentales, par rapport à l'héritage des littératures. Ce n'est là bien sûr qu'un élément qui puisse contribuer à expliquer (en partie seulement car les enjeux sont autrement plus complexes) la difficulté de la littérature rromani à prendre son essor en original et en traduction. En tout état de cause, des formulations en style technocratique en rromani ne sauraient éveiller que l'hilarité, ou parfois la colère, des interlocuteurs.

C'est là un autre débat, puisque de nos jours des institutions de plus en plus nombreuses commandent des traductions d'anglais (ou parfois de français ou d'espagnol) en rromani de textes administratifs, sociaux et politiques. Il s'agit de la production publiée la plus abondante en rromani car elle obéit à la règle des décisions et donc des subventions politiques, alors que la vraie littérature reste le parent pauvre de tous les projets : chaque page publiée est le résultat d'un combat, c'est une victoire. Or, ces textes sur commande, bien payés, véhiculent un jargon qui tend à entrer en rromani par les calques technocratiques dans cette majorité de textes, ce qui éloigne les lecteurs potentiels de la chose imprimée, y compris des vrais écrits artistiques. C'est là un réel danger.

Mais pour répondre à la question du titre, on peut conclure que les ouvrages traduits se réclamant d'une littérature "tsigane" sont de trois types en général : ceux qui soulignent le caractère irréductible d'une identité farouche, inquiétante, à l'intelligence primitive, nomade bien sûr (v. *supra* les qualificatifs d'Alfreduzzi), qui fait sensation partout où elle passe et témoigne en fait d'une voix qui va s'éteignant. Il y a aussi les publications de pays comme

²⁰ Je voudrais essayer ce terme au lieu de "langues majoritaires" ou "dominantes" car apparemment la désaffection pour la littérature semble toucher un peu moins les langues comme le polonais, le hongrois ou le bulgare.

l'Allemagne ou la Suède, qui ont beaucoup de mal à faire évoluer vocabulaire et regard liés à ce vocabulaire – en réalité, le syntagme politiquement correct *Roma und Sint*²¹ n'a guère modifié le regard des Allemands par rapport à l'ancien *Zigeuner*, maintenant banni. Et enfin il y a les pays où le mot "tsigane" n'est péjoratif que dans des contextes extrêmes d'insultes, comme la Russie, où le prestige des chœurs tziganes envoûtant jadis les convives dans les soirées de la noblesse a laissé même après la Révolution un souvenir impressionnant sur leurs descendants. Curieusement cette nuance a déteint – avec pas mal de retard – dans des pays comme l'Albanie par l'intermédiaire des anciens élèves des soviétiques, puisqu'on continue d'observer des tentatives d'introduire le mot étranger *cigan* dans une littérature toute pétrie de clichés surannés. La Hongrie est un cas à part : le nom de Rrom y gagne maintenant du terrain ; en fait son rejet pendant longtemps ne tenait pas à ce mot lui-même, mais à la similitude, blessante pour les gens du peuple, avec Roman "Roumain". C'est pourquoi *Cigány* y a encore de beaux jours devant lui. Dans le même ordre d'idée, on comprend la difficulté d'utiliser Rom, Roma, surtout avec un seul "r", en italien aux pieds de la ville éternelle... Inversement, les publications affichant "rrom" aspirent à révéler la voix d'une nation parmi d'autres nations, une nation qui apporte son héritage spécifique, création en émergence sur une scène qui n'était pas la sienne – ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu de création auparavant, mais avec des modalités totalement différentes. Souligner le caractère tzigane d'une littérature va dans le sens d'une mise à l'écart, d'une divergence, d'une opposition, d'une rupture par rapport au reste de la société, alors que la dénomination de rromani procède d'une approche de convergence et de comparaison. Ceci évoque la question de la littérature "ethnique" des Rroms, sur laquelle Rajko Đurić disait sans ambiguïté : "la destinée humaine et la destinée rromani ne sont qu'une variante l'une de l'autre"²². C'est sans doute un truisme mais il n'est pas inutile de la rappeler pour préserver la continuité dans tout le tissu ethno-social. En réalité, l'apport de la contribution littéraire des Rroms à la culture européenne n'a de valeur que si elle véhicule un contraste subversif²³ vis-à-vis de l'existant et de l'établi, mais ce contraste ne doit pas être celui d'une vision extérieure et fabriquée, tissée de clichés et baptisée "tsigane". Il est au contraire essentiel que ce soit le véritable patrimoine "rromani" d'un héritage et d'une création qui se fécondent mutuellement, comme c'est heureusement le cas pour la plupart des auteurs, même si leur potentiel commence à peine à être reconnu, et ceci grâce à la traduction notamment.

Bien entendu ce ne sont pas les mêmes auteurs qui sont traduits et publiés dans l'un ou l'autre cas, ce n'est pas la même méthodologie ni le même souci de fidélité et d'esthétique qui vont guider le traducteur : dans le premier cas, celui catalogué "tsigane", il réécrit souvent selon son inspiration propre, tandis que dans le second il s'efforce de faire ressentir au lecteur ce qu'un lecteur rrom aurait ressenti à la lecture de l'original – et ces lecteurs de l'original sont désormais de plus en plus nombreux. Ils s'ajoutent aux très nombreux auditeurs des soirées de poésie rromani, le plus souvent bilingues, souvent multilingues, qui continuent dans divers pays de jouir d'un grand succès, à travers l'oralisation de la chose écrite, en original et traduction. Le schéma suivant résume vers quelles langues on a traduit du rromani, avec une périodisation correspondant à des aires culturelles, une indication du regard porté sur l'œuvre (tsigane ou rromani) et les mots-clés des principales perspectives de ces traductions.

langues cibles	période	Ts/Rr	principales perspectives des traductions
hongrois	1890 1980-1996	Ts	Sztojka : illustration du dictionnaire littéraire littéraire

²¹ Au lieu de la forme normale Sinte car le -e final très fermé est perçu comme un [i].

²² Interview dans *Etudes tziganes "la littérature des tziganes"* vol. 9 de 1997.

²³ Au sens de David Rothkopf "In Praise of Imperialism?" (1997).

russe	1925-1938	Ts	politique (alignement sur les non-Rroms)
polonais	1950-2000	Ts	politique, exotisme, littéraire, carrière
langues d'ex-YU	1959-1990	Ts puis Rr	affirmation (soirées), émancipation, exotisme
italien	1962-1992 1995-2001	Ts/Rr puis Rr/Ts	exotisme, antiracisme concours littéraire
occitan	1984	Rr	politique (affirmation minoritaire), littéraire
allemand	1989 sq.	Ts	philologique, antiraciste, littéraire
suédois	1992 sq.	Ts	exotisme, esthétique
français	1990 sq.	Rr	littéraire
anglais, espagnol	1994 sq.	Rr	littéraire (traduit du français)
roumain	2000 sq.	Rr/Ts	compte d'auteur

Tableau des principales motivations qui ont présidé aux traductions littéraires de rromani dans les diverses langues considérées.

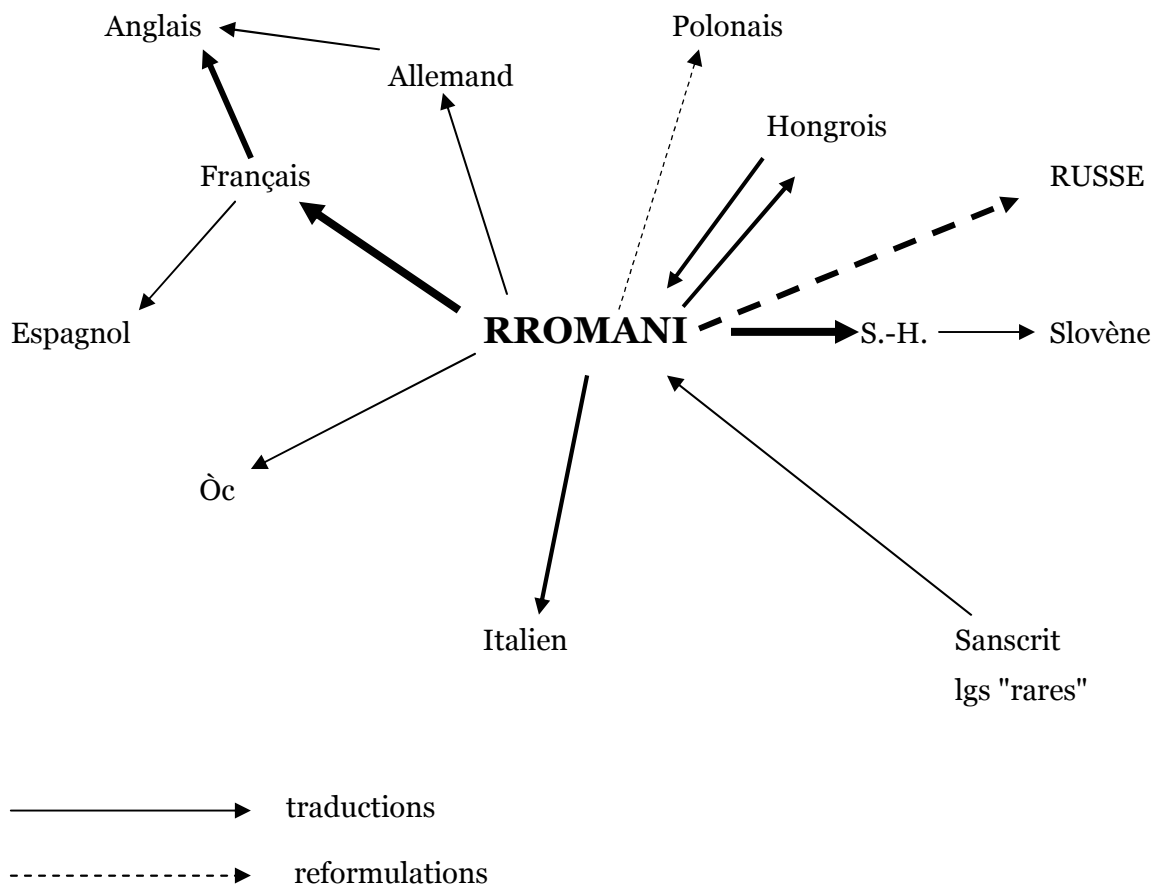


Schéma montrant les directions principales des traductions de littérature rromani, avec des flèches dont l'épaisseur évoque le volume de textes traduits.